

Les passages de l'empereur et des impératrices à Soissons

1803-1815

Ni Napoléon ni ses épouses ne firent de visites spéciales à Soissons, mais la ville se trouva à plusieurs reprises sur leur voie, soit celle de Belgique, soit celle du château de Compiègne, cela leur donna le motif de haltes, souvent imprévues et parfois écourtées. D'aucuns de ces passages sont assez méconnus, nous allons les rappeler en les plaçant dans leur contexte.

Remarquons que lorsque leurs majestés firent étape, ce fut invariablement la « Sénatorerie » ou l'évêché qui les abritèrent ; la ville, semble-t-il, ne possédait plus sous l'Empire de vastes locaux confortables. La Sénatorerie, c'était l'ancien hôtel de l'Intendance (Hôtel de Ville actuel), une petite partie était occupée par la Sous-préfecture, et l'autre était attribuée au sénateur non résidant dont les locaux étaient habituellement dépourvus de mobilier. Ce qui fera que lorsqu'une visite sera annoncée, on rendra la Sénatorerie habitable, quand elle se produira à l'improviste, l'évêché, propriété départementale, servira de gîte.

**

La première visite fut celle du Premier consul. Il se préparait à une descente en Angleterre et, soucieux de pousser ses plans militaires et navals, il entreprenait une inspection très poussée aux ports du Nord. Beaucoup de villes sollicitèrent l'honneur de recevoir le vainqueur et pacificateur, une députation soisonnaise le joignit à Reims et obtint des assurances pour le trajet du retour.

Mgr Leblanc de Beauvieu, évêque de Soissons, prépara le peuple au joyeux événement. Le 5 août 1803 il lançait un mandement dans lequel il s'exclamait : « Quelle circonstance « plus favorable pour remercier le père des miséricordes de « ce qu'il a fait pour la France, que celle où Bonaparte, vivi- « fiant nos contrées par sa présence, vient y répandre la joie « et l'allégresse ! »

« Paraissez, Premier consul, paraissez dans nos campagnes, « dans nos murs. Que chacun de nous puisse voir, au moins « un moment, celui qu'il porte dans son cœur... ».

Bonaparte était arrivé à Boulogne le 29 juin. Anvers, Bruxelles, etc... lui avaient fait un accueil chaleureux. De Liège enfin, le 1^{er} août il prit le chemin du retour.

Le 11 il s'arrêtait à Soissons, mais pour peu de temps car il désirait être à Saint-Cloud le soir même.

Ainsi donc, le triomphateur ne séjourna que quelques heures ce 23 thermidor an XI. C'est à la Sénatorerie qu'il pénétra. Le Conseil de fabrique lui avait préparé un trône dans la cathédrale et avait décidé que le soir, la galerie et la tour seraient illuminées. Des citoyens, reconnaissants de la signature du Concordat, avaient sur une banderole paraphasé certain distique latin :

« *Alexandre usurpe l'encens des immortels*
Plus grand.. tu rends à Dieu, son culte et ses autels ».

Les poissardes de la ville, car il y en avait ici comme à Paris, chantèrent leur haine des Anglais en deux couplets sur l'air de « Reçois dans ton galetas » :

Salut au Dieu des Français
Salut au général Bonaparte
Son nom fait frémir l'S Anglais,
Les vl'a qu'ils ont perdu la carte ;
Ces tyrans de l'Univers,
N'auront bientôt plus d'pairs ni d'mers.

On avait préparé un discours en vers (dont le texte est conservé : « Tribut de la reconnaissance des Soissois au chef de la grande nation ») :

Ils sont fixés les destins de la France
Par ta sagesse et ton bras généreux,
Reçois enfin et l'hommage et les vœux...
Les vœux d'une cité qu'enflamme ta présence
etc... etc...

Il était très dityrambique ce discours, et aussi un peu pompier, peut-être est-il heureux qu'on n'ait pas eu le temps de le débiter, le consul à vie était pressé, et il en avait entendu tant d'autres !

Ce qu'enfin on sait encore, c'est que les soissois glissèrent une pétition, encore en vers, dans la poche du visiteur :

Tu peux nous consoler d'un seul regard propice,
O toi ! dont la grande âme, en rien, ne se dément,
L'Aisne, trop malheureuse, implore ta justice...
Elle n'a que le nom de son département !!!

A noter que le même jour Bonaparte avait annoncé son passage à Laon. Les Laonnois qui avaient fait de grands frais attendirent, et ils le firent bien en vain !

**

Depuis mai 1804 Bonaparte est proclamé empereur, il ne perd pas de vue l'opération contre l'Angleterre et part le 18 juillet pour le camp de Boulogne. Joséphine, de son côté,

est plus soucieuse que jamais de donner un héritier à l'empire, elle obtient d'aller faire une cure, non pas à Notre-Dame de Liesse comme les reines, mais aux eaux d'Aix-la-Chapelle.

Napoléon, qui a l'œil à tout, lui avait au préalable dicté l'itinéraire, fixé le programme à suivre lors des arrêts, les questions à poser, les réponses à faire aux harangues, et même le chiffre des largesses qui pourraient être faites. C'est le lundi 23 juillet que Joséphine, suivie de sa maison, prit la tête du cortège de voitures. Elle sortit par Saint-Denis et atteint Soissons, le témoignage le plus complet de sa traversée est celui qu'on lit dans le « Journal des Débats » du 27 juillet : « On gagne Villers-Cotterêts où les dragons de la 12^e division viennent à la rencontre de l'impératrice et l'escortent jusqu'à Soissons. Là une première réception attend les voyageuses. Deux régiments de cavalerie (de la garnison) font la haie aux deux portes de la ville, Baraguay d'Hilliers colonel général des dragons, le général Laplanche et les colonels se portent au-devant de la souveraine, tandis que 25 coups de canon annoncent son arrivée. Sa majesté s'arrête pour recevoir les hommages des autorités, puis le cortège repart ; mais la foule est si dense que Joséphine enchantée de ce chaleureux accueil, donne l'ordre de traverser Soissons au pas pour satisfaire cet empressement et éviter les accidents ».

Constatons au passage que cette réception fut la dernière manifestation officielle de notre pauvre sous-Préfet, Octave de Ségur, qui, comme on le sait, disparut mystérieusement et pour longtemps sept jours plus tard. Soissons dépassé, le cortège s'achemina vers Reims où il parvint le soir, puis, par Sedan et Liège il entra à Aix le 27 juillet.

Un mois se passa, l'empereur vint y retrouver son épouse le 2 septembre, il la promena en Rhénanie et la ramena à Paris par Nancy, Châlons et Meaux, en un périple de 600 kilomètres qui s'étendit sur cinq journées. Il apparut bientôt que les eaux d'Aix, pas plus que les soins de Corvisart ne couronnerent le désir de l'impératrice.

**

Après Joséphine, Marie-Louise. Les pourparlers de ce mariage ne furent pas longs. L'accord de l'Autriche arriva à Paris le 23 février 1810, et, le 27, le ministre de l'Intérieur informait de manière officielle le préfet de l'Aisne, que l'impératrice s'arrêterait à Soissons, y donnerait audience aux autorités constituées et y passerait la nuit. Bien entendu les Soissois tirèrent orgueil de cette nouvelle, leur maire, M. Desèvre, se mit en devoir de hâter les préparatifs.

L'hôtel de la Sénatorerie était le seul local convenable, le comte de Beauharnais, sénateur titulaire d'Amiens, accorda l'immeuble pour la circonstance, mais il se trouvait beaucoup de travaux à y faire : arranger les cours et jardins, apporter beaucoup de réparations, et enfin meubler les salles. Pour

cette dernière besogne on s'entendit avec Barbier-Dantan, marchand de meubles qui se chargea d'aller querir à Paris ce qui lui manquait.

Ce n'était pas tout, deux arcs de triomphe étaient à prévoir, à la porte de Reims, l'autre à celle de Paris.

Le Département devait en confectionner deux autres : l'un à son entrée, à la hauteur de Paars, l'autre à sa sortie ou à peu près, puisqu'il fut placé au hameau de Pontarcher.

Ce dernier était accompagné d'un grand cirque aux deux portes encadrées chacune par quatre obélisques. En son centre on avait placé trois tentes de pourpre et d'or, la centrale était réservée à la rencontre des souverains qui devaient s'y produire, suivant un cérémonial fixé.

Il était exceptionnel qu'on ait été prévenu à temps de l'événement et aussi qu'on ait pu mettre en place une organisation parfaite, et cependant, tout ne devait servir à rien !...

Le 11 mars, l'épousée par procuration quittait Vienne. Le 16, au poste frontière on passait acte de remise et de réception, et les fêtes se succédèrent le long du passage, dans les villes allemandes, à Nancy, à Vitry où l'on arrive le 26.

La jonction avec Napoléon est prévue pour le lendemain, mais celui-ci, qui stationne à Compiègne, ne tient pas en place, le 27 à l'heure où Marie-Louise franchit Reims, il s'échappe sans suite seul avec Murat et traverse Soissons, une avarie de calèche arrête la fugue, digne d'un petit lieutenant d'artillerie, à Courcelles, la pluie se met à tomber, les deux hommes gagnent l'abri du porche de l'église.

Le convoi n'était pas loin, la population se montrait et le clergé paroissial se massait. C'est alors que l'illustre visiteur qu'on n'identifiait pas, complimenta le chantre Peuchet sur la beauté des chapes dont tous étaient revêtus, « Nous en avons encore de plus belles, répondit le chantre avec fierté, mais on ne les met qu'aux fêtes de la Vierge. — Croyez-vous, répartit l'empereur, que Marie-Louise n'est pas vierge elle aussi ? ».

Des traditions conservées à Courcelles, c'est la meilleure, avec celle de certaine soupière, qui était encore conservée comme relique à Braine en 1914.

La « Surprise de Courcelles », tant de fois rapportée, se produisit quelques instants plus tard. Halte ! fit Napoléon quand le carosse se présenta à sa hauteur, et, ruisselant de l'ondée, en défi à toute étiquette, il se précipita dans la voiture après avoir donné l'ordre de brûler les étapes et de ne s'arrêter désormais qu'à Compiègne.

Que ne fut pas la consternation des Soissonnais, tous massés dans leurs rues décorées de fleurs et de draps avec plus de magnificence qu'on ne le faisait aux fêtes-Dieu. Le cortège était passé tandis que le roi de Hollande et une série de personnages l'attendaient encore à la Sénatorerie. Quant aux

officiels, du Département, du clergé, de l'arrondissement, de l'armée, ils durent remettre en poche leurs harangues, rentrer décontenancés et consommer seuls le festin préparé par un traiteur pour sa gracieuse majesté.

Quant aux frais de réception, ils restaient à payer, et ils étaient importants ! 1.276 fr 62 pour Paars, 14.603,09 pour Pontarcher, ceci à charge du département ; le plus lourd tribut au fiasco retombait sur la ville de Soissons : 36.675 fr 40.

On sait comment se termina l'équipée impériale à Compiègne à 10 heures du soir, le maître bouscula les petites filles à corbeilles de fleurs et les complimenteurs. Il s'improvisa un souper à trois puis poussa Marie-Louise dans une chambre.

« Épousez une Allemande, dira-t-il le lendemain à un de ses familiers, ce sont les meilleures femmes du monde, bonnes, naïves et fraîches comme des roses ».

Les cérémonies officielles de mariage eurent lieu quelques jours plus tard, la civile à Saint-Cloud le 1^{er} avril et la religieuse le 2 aux Tuileries.

L'escalade de Courcelles impressionna les contemporains, l'imagerie d'almanach la popularisa et le préfet Malouet sollicita une addition au nom de la commune qui avait été le théâtre de l'imromptu. La demande n'eut pas de suite, et c'est dommage, « Courcelles-Marie-Louise » comme il le proposait, cela aurait été plus joli que « Courcelles-sur-Vesle ».

**

1811. — Pour donner à Marie-Louise l'impression d'un voyage de noces, Napoléon l'emmena en avril 1810 aux Pays-Bas avec visite de Saint-Quentin. L'année suivante, tandis que le roi de Rome atteignait six mois d'âge, l'empereur tint à se « re » montrer aux populations hollandaises et à inspecter les travaux des ports. Il prit le départ de Compiègne le 19 septembre 1811.

Marie-Louise le rejoignit à Anvers le 30 octobre, ce fut un voyage de deux mois qu'elle trouva très fatigant, aussi, applaudira-t-elle à l'heure du retour, le 10 novembre.

De Cologne, Liège, le couple revint par Mézières, Rethel où l'on déjeuna le 10 puis, au grand galop, le cortège impérial traversa Reims et Soissons, pour ne s'arrêter qu'à 10 heures et demie à Compiègne. Le lendemain il regagnait Saint-Cloud.

**

1813. — Nouveau passage impromptu, de Marie-Louise cette fois et moins gaie. C'est que l'époque des revers est commencée, la rupture s'affirme avec l'Autriche, la souveraine est embarrassée dans l'attitude qu'elle doit prendre entre son père et son mari. Le congrès de Prague parlotte depuis un mois et demi.

A Dresde Napoléon tient à revoir sa femme. Encore une fois il élabora avec minutie le programme du déplacement qu'il lui demande. Elle part le 23 juillet et, par Châlons, arrive le 26 très lasse à Mayence. C'est là que Napoléon vient la joindre le soir même. Dix jours de promenades et de réceptions suivent et Marie-Louise prend congé à Liège le 6 août pour rentrer.

Le 7 elle arrivait à Rethel et le lendemain matin seulement, le préfet de l'Aisne apprenait que l'impératrice se trouverait le jour même à Soissons. Le temps était trop court pour entreprendre de grands préparatifs et la ville fit ce qu'elle put, elle dut recourir à l'asile que pouvait offrir le palais épiscopal. Le régiment de la garnison qui était depuis 1810 le 3^e dragons, devenu le 2^e régiment des chevau-légers (alias lanciers) fut mis en alerte et, à 7 heures du soir, ce dimanche 8 août, l'impératrice, escortée par la gendarmerie et les lanciers, entra dans nos rues où la garde nationale faisait la haie. Elle descendit à l'évêché où elle dîna puis reçut les autorités.

Elle en partit le lendemain via Compiègne, pour de suite réintégrer Saint-Cloud. Marie-Louise était alors dans l'anxiété de l'issue des négociations, celle-ci devait se produire les jours suivants, et lamentablement pour nous, ce fut la guerre. Vainqueur à Dresde le 26 août, Napoléon allait enregistrer le 19 octobre à Leipzig un premier désastre.

**

MARS 1814. — Cantonnement de deux jours et une nuit.

Ce séjour de l'empereur fut bien différent de ceux qui précédent, les Te Deum de victoire avaient cessé, ce sont les prières des 40 heures qui étaient alors récitées dans les paroisses des environs. La désolante campagne de France allait vers sa fin et le rappel du nom de notre ville portait quelque aigreur au grand capitaine. Soissons aux remparts peu efficaces avait eu à se défendre trois fois en vingt jours et l'on prétendait qu'elle aurait pu le faire mieux.

Le 14 février, elle avait été prise de vive force par les Russes. Le général Rusca s'y était fait tuer, son éloge funèbre, murmuré par l'empereur, avait été : « Il a bien fait de mourir, sinon je l'aurais fait fusiller ». Lors du second siège, la ville avait encore moins bien réagi et l'issue avait été très funeste à la marche des hostilités. Pris entre deux armées, prussienne et russe, la petite garnison avait capitulé (3 mars) et son général portait un nom abhorré : « Moreau ! s'écria Napoléon, ce nom m'a toujours porté malheur ! — Faites arrêter ce misérable, ainsi que les membres du Conseil de défense... pour Dieu, faites en sorte qu'ils soient fusillés dans les vingt-quatre heures sur la place de Grève. Il est temps de faire des exemples ». Le troisième siège suivit aussitôt, lui, était dressé par les troupes françaises, et elles échouèrent.

A chacun de ces moments, Napoléon n'était pas loin de notre cité, il refoulait d'autres envahisseurs, il les bouscula du plateau de Craonne le 7 mars, ils se retranchèrent à Laon et là, durant deux jours pleins, nos troupes tentèrent de les déloger.

« J'ai reconnu la position de l'ennemi à Laon, elle était trop forte pour pouvoir être attaquée sans beaucoup de pertes. J'ai donc pris le parti de revenir à Soissons ». C'est de Chavignon où Napoléon avait placé son Q.G. le 8 qu'il écrivait ces lignes dans une épître fort triste, c'était le 11 mars.

L'ennemi avait de lui-même abandonné Soissons, l'empereur y entra vers 3 heures et demie de l'après-midi et s'installa à l'évêché, toujours chez Mgr Leblanc de Beaulieu.

Le repos qu'il y prit fut très court. A 4 heures il dictait des ordres pour le rassemblement des troupes autour de la ville. Le désordre était affreux, il était difficile de regrouper cette cohue de 50.000 hommes, qui allait bivouaquer plusieurs jours et qu'on devait maintenir en état d'alerte. Après avoir lancé ses ordres, Napoléon s'enquit des ressources de la place, et il fit connaissance avec son commandant : Gérard, qui n'était arrivé que de la veille.

A la suite de la reddition du 3 mars Napoléon avait mandé à son ministre de la Guerre : « Envoyez-y, pour commander, non une ganache et un homme usé comme Moreau, mais un jeune homme, chef de bataillon ou colonel, qui ait sa fortune militaire à faire. Soissons est un poste de la plus haute importance pour des ennemis qui veulent marcher sur Paris ». Le ministre avait cette fois fait un choix judicieux, et l'on verra Gérard, assiégié en 1814 et encore en 1815, ne jamais capituler.

Donc, le 11 mars à 5 heures, Napoléon reprit le cheval et, en compagnie de Gérard, parcourut les fortifications. Peut-être est-il vrai qu'au cours de cette visite, il compara la pierre de nos murs à celle de Saint-Jean-d'Acre, non pas comme l'avance Victor Hugo à cause des coquillages fossiles qu'elle contenait, mais plus exactement pour la vocation fatale que toutes deux lui évoquaient. Ce qui est plus sûr c'est qu'il accorda au commandant Gérard, que trente canons lui seraient laissés pour armer les bastions.

*
*
*

12 MARS. — Napoléon ne se départit pas de son activité, il faut se prémunir contre une attaque éventuelle, aussi, dès 6 heures du matin il fait disposer sur la couronne fortifiée de Saint-Vaast, trente pièces de canon, et d'autres sur la rive gauche. Il passe en revue sa garde, tandis que Ney inspecte les troupes qui couvrent les plaines de Saint-Paul, de Saint-Médard et de Saint-Vaast ; on ramène d'autres unités au faubourg de Reims.

C'est ensuite que l'empereur donne audience à la commis-

sion urbaine assez négligée jusque-là. Les sévices qui avaient suivi les différents sièges avaient décimé le conseil municipal, maire et adjoints avaient disparu. Les conseillés restés stoïques avaient fait appel à des citoyens courageux pour étoffer une commission qui s'était donnée pour président M. Letellier-Capitain. « Votre maire n'est-il pas un ancien notaire qui vous a abandonnés ? Vous avez beaucoup souffert (leur dit Napoléon), je ne reconnais plus votre ville, je plains vos malheurs ; mais rassurez-vous, je vais pourvoir à votre défense, l'ennemi ne mettra plus le pied chez vous ». La simplicité avec laquelle il s'expliqua, sa voix douce et l'apparence calme, donna bonne impression à nos édiles.

De cette journée on connaît encore la laconique facture d'un panier de 100 bouteilles de vin de Champagne, Beaune et Médoc pour la Maison de S.M., elle montre l'état de dénuement des fourgons impériaux. On connaît aussi toute une série d'ordres de mouvements dictés au major-général Berthier, et enfin deux lettres-autographes datées du 11 et du 12, à 3 heures de l'après-midi, adressées à Marie-Louise. Très curieuses, elles ne font aucune allusion aux événements, mais elles montrent l'attachement de l'époux ; elles ne ménagent pas conseils et recommandations et, où elles étonnent, c'est à l'endroit d'une sorte de jalousie que le rédacteur ressent à l'égard du « roi », qui n'est autre que son frère Jérôme.

L'écho de la reprise de Reims par l'ennemi parvint. Dès 5 heures du soir Napoléon prend une décision, elle se manifeste par des ordres de mise en mouvement dans cette direction.

**

13 MARS 1814. — Il quitte l'évêché à 8 heures et s'engage, à la suite de l'armée, sur la route de Braine. Courcelles ravagé se présente, il ne doit pas manquer de rappeler à l'empereur des souvenirs d'heures de liesse révolues. Il parvient devant Reims à 4 heures de l'après-midi, précipite son attaque, et c'est le sourire de la victoire ; ce devait être le dernier !

Napoléon eut tort de ne pas s'attarder à Reims, le cheminement qu'il entreprit le 17 devait le conduire à Fontainebleau où il signera l'abdication le 5 avril.

Quant à Soissons, la ville resta seule avec sa garnison de 3.000 hommes. Bientôt elle se vit encerclée par l'armée des nations et le quatrième siège commençait. Le 15 avril, le drapeau tricolore flottera encore sur ses murs. Ce n'est qu'à cette date que l'acharné commandant Gérard conviendra d'accepter une convention d'armistice.

**

1815. — Sur les deux passages éclairs de 1815, Villers-Cotterêts, plus favorisé que Soissons, a eu son rapporteur ; le 11 juin, au relais de Villers, Napoléon assoupi sur sa

banquette aurait relevé la tête : « Où sommes-onus ? — à Villers-Cotterêts — A 6 lieues de Soissons alors — A 6 lieues de Soissons, oui, sire — Faites vite ». Le 20, dans une même voiture, mais en direction opposée cette fois, tandis qu'à la même poste on relayait, on entendit : « Où sommes-nous ? — A Villers-Cotterêts, sire — Bon ! à 18 lieues de Paris ? — Oui sire — Allez ». L'abîme de Waterloo s'était produit entre ces deux dates. Le narrateur, on l'a deviné, est Dumas (*« Mes Mémoires »*), son récit n'est que celui du meilleur romancier, il n'en est pas moins fort impressionnant.

Toujours est-il que du 5 au 10 juin, Soissons fut à même de contempler le défilé permanent aux uniformes variés et brillants des troupes qui montaient sur la Belgique. Le 7, la domesticité du palais venait organiser la Sénatorerie en quartier général avec logements. Le 8, la Maison de l'empereur, arrivant de Compiègne, en prenait possession, et le 12 dans la matinée Napoléon entrait en ville, inspectait rapidement la place et la garnison, et pénétrait à la Sénatorerie.

Il y resta peu, juste le temps d'y déjeuner, puis, repartit pour Laon où il arrivait à 3 heures. Laon l'attendait d'ailleurs et n'avait rien ménagé pour rendre triomphale la réception, c'est à la Préfecture qu'il devait passer la nuit. De ce gîte, le génial empereur à qui peu de choses échappaient, mentionnait Soissons dans les lettres missives qu'il adressa au ministre de la Guerre, Davout. Dans la première il s'agissait des fantassins et cavaliers polonais de la garnison, les uns en désordre, les autres sans montures. Dans la seconde, il insistait pour que la garnison soit augmentée d'hommes de la conscription et de fusils. La troisième enfin contenait un jugement comparatif sur les capacités défensives de Laon et de Soissons : « Laon est beaucoup plus susceptible de faire une bonne place que Soissons. Avec 150.000 francs on ferait à Laon ce qu'on ne ferait pas avec un million à Soissons ; mais l'avantage de Soissons est de se trouver sur l'Aisne ».

**

On sait comment la partie fut perdue le 18 juin à Waterloo. Napoléon abattu, après un long détour, médita longtemps le 20 juin, au bas de Laon, dans la cour de ferme de la maison de poste. Il se décida à remonter en voiture entre 10 et 11 heures du soir. C'est donc aux approches de minuit qu'il retraversa Soissons. Nécessairement il changea ses chevaux à la poste du faubourg Saint-Christophe, placée dans l'angle de la route de Paris, ce fut son dernier adieu, et il n'a pas été relaté.

Le 21 juin à 8 heures, il pénétrait à l'Élysée, le 22 juin il signait l'abdication définitive.

Les malheurs n'étaient pas terminés pour Soissons. Le lendemain de Waterloo le commandement avait décidé que l'armée, ou ce qui en restait, se regrouperait à Laon et Soissons. Cette entreprise se réalisa mal. Quant au comportement de Soissons-

place forte, il fut éminemment fier, grâce au commandant Gérard elle résista portes closes jusqu'au 14 août 1815.

**

Que reste-t-il en souvenirs locaux, liés aux passages impériaux qui ont été évoqués ? — Bien peu, Soissons-ville à ce sujet n'est guère mieux favorisée que sa région immédiate.

De l'évêché il ne reste rien. Le logis qui avait abrité leurs majestés n'était pas une antiquité, il ne datait que de 1720 ; il fut assez endommagé en 1914-18 et finalement rasé en 1937 lorsqu'on décida la construction d'un parc à voitures. Ce qui seul subsiste de l'ancien évêché, c'est le pavillon-chapelle et il érige une silhouette trompeuse à son examinateur, il n'est qu'une construction de 1816, œuvre du prélat qui avait été nommé par Napoléon, et qui l'avait reçu.

L'immeuble de la Sénatorerie a été acheté par la municipalité à l'État en 1834 et est devenu l'Hôtel de Ville. Par suite de dégagements très radicaux, il n'est plus dans le site que lui ont connu les contemporains de l'empire.

Tel qu'il est, il demeure seul pour se prêter à l'évocation des séjours napoléoniens.

Bernard ANCIEN.